

GEORGE SAND

LA MARE

AU DIABLE.

J. F. DAVIS.

HACHETTE AND COMPANY.

1/6

Pip.
HACHETTE AND COMPANY

Publishers and Foreign Booksellers,
LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS.

HACHETTE'S SERIES OF MODERN FRENCH AUTHORS.

Annotated and Edited by eminent French Professors.

The Editors' Names are placed in Parenthesis.)

	<i>s. d.</i>		<i>s. d.</i>
About. Contes choisis, etc. (Brette, Masson and Testard) - - -	2 0	*Guizot. <u>Récits Historiques. Vol. II.</u> (Naftel) - - -	1 6
*About. La Fille du Chanoine. (Testard) - - -	0 10	Halévy. L'Abbé Constantin. (Petilleau) - - -	3 6
*About. L'homme à l'Oreille cassée. (Testard) - - -	2 6	French-English Vocabulary to 'L'Abbé Constantin' - - -	0 6
*About. Récits et Nouvelles. (Huguenet) - - -	2 0	Lacombe. Petite Histoire du Peuple Français. (Bué) - - -	2 0
*About. Le Roi des Montagnes. (Testard) - - -	2 0	*Lamartine. La Bataille de Trafalgar. (Clapin) - - -	0 10
The Vocabulary to 'Le Roi des Montagnes' separately - - -	0 6	Lamartine. Christophe Colomb. (Clapin) - - -	1 6
Aubigné. Histoire de Bayart. (Bué) - - -	2 0	*Lamartine. Jeanne d'Arc. (Oger) - - -	1 6
Augier et Sandeau. Le Gendre de M. Poirier. (Petilleau) - - -	2 0	*Lamartine. Le Tailleur de Pierres de Saint-Point. (Barlet) - - -	1 6
Balzac. Eugénie Grandet. (Petilleau) - - -	2 0	*Macé. Contes du Petit Château. Ire Serie. (Barlet) - - -	1 0
Bernardin de St. Pierre. Paul et Virginie. (Dubourg) - - -	0 10	*Macé. Contes du Petit Château. 2 ^e Serie. (Barlet) - - -	1 0
*Bonnechose. Bertrand du Guesclin. (Ludwig) - - -	2 0	*Macé. Contes du Petit Château. 3 ^e Serie. (Barlet) - - -	1 0
*Bonnechose. Lazare Hoche. (Bué) - - -	1 6	*Maistre, Xavier de. Les Prisonniers du Caucase. (Spiers) - - -	0 10
Chateaubriand. Aventures du dernier Abencérage (Roulier) - - -	0 10	*Maistre, Xavier de. Un Voyage autour de ma Chambre. (Bué) - - -	0 10
*Claretie, J. Pierrille. (Naftel) - - -	2 0	*Malot. Capi et sa Troupe. Episode de "Sans Famille." (F. Tarver) - - -	1 6
Daudet, A. Le Petit Chose. Part I.: Le Petit Chose en Province. (Petilleau) - - -	2 0	*Malot. L'Île Déserte. Episode de "En Famille." (Naftel) - - -	1 6
Daudet, A. Le Petit Chose. Part II.: Le Petit Chose à Paris. (Petilleau). <i>In preparation</i> - - -	2 0	*Malot. Remi et ses Amis. Episode de "Sans Famille." (Rey) - - -	1 6
*Dumas. Un Drame de la Mer. (Clapin) - - -	0 10	— Exercises for re-translation based on 'Remi et ses Amis' - - -	0 8
Dumas. La Tulipe Noire. (Blouët) - - -	1 6	*Malot. Sous Terre. Episode de "Sans Famille" (Dupuis) - - -	1 6
French-English Vocabulary to 'La Tulipe Noire' - - -	0 6	*Malot. Sur Mer. (Testard) - - -	1 6
*Enault. Le Chien du Capitaine. (Henry Bué) - - -	1 6	*Marmier. Le Protégé de Marie-Antoinette. From "Histoire d'un pauvre Musicien" (Belfond) - - -	2 0
*Feuillet. Roman d'un jeune homme pauvre. (Bué) - - -	3 6	*Mérimée. Chronique du Règne de Charles IX. (Rey) (<i>Shortly</i>). - - -	
*Feval, P. Chouans et Bleus. (Ludwig) - - -	2 0	Mérimée. Colomba. (Brette) - - -	2 0
Guizot. Alfred le Grand. (Lallemand) - - -	2 6	— French-English Vocabulary to "Colomba" - - -	0 6
Guizot. Edouard III. et les Bourgeois de Calais (Clapin) - - -	1 6	Michaud. Histoire de la Première Croisade (Naftel) - - -	2 0
Guizot. Guillaume le Conquérant. (Dubourg) - - -	2 0	*Michelet. Louis XI et Charles le Téméraire. (Davis) - - -	2 0
*Guizot. Récits Historiques. Vol. I. (Clapin) - - -	1 6	*Michelet. Récits d'Histoire de France. (Ésclangon). Part I. - - -	2 0

* The Volumes indicated by Asterisks (*) have French-English Vocabularies in addition to the Notes. — For full particulars of above Series, see Hachette's Catalogue (192 pages) Free on Application.

F. A. L. N. Pessoa.

HACHETTE AND COMPANY

Publishers and Foreign Booksellers,

LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS.

Hachette's Modern French Authors.—Continued.

(The Editor's Names are placed in Parenthesis.)

	<i>s. d.</i>		<i>s. d.</i>
*Michelet. Récits d'Histoire de France. (Esclangon). Part II.	2 0	*Souvestre. Le Serf. Le Chevrier de Lorraine (in one vol.)	1 6
*Musset. Croisilles. (Masson et H. Tarver)	0 10	— The Vocabulary to "Le Serf" and "Le Chevrier de Lorraine," separately	0 6
*Musset. Pierre et Camille. (Masson et H. Tarver)	0 10	Staël, Mme de. Le Directoire. (Oger)	1 6
Musset. Selections. (Masson)	2 0	— Key to a Series of Examination Papers on "Directoire." (Oger)	1 6
*Ohnet, G. Le Chant du Cygne. (Testard)	2 0	Theuriet. Les Enchantements de la Forêt. (Lallemand)	2 6
*Ponsard. Charlotte Corday. (Davis)	2 0	Thierry, Augustin. Récits des Temps Mérovingiens. Récits I.-III. (Testard)	2 0
Ponsard. Le Lion Amoureux. (De Candole)	2 0	Thierry, Augustin. Récits IV.-VII. (Testard)	2 0
Pressensé. Rosa. (Masson)	2 0	Töpffer. Histoire de Charles, Histoire de Jules. (Brette)	0 10
Quinet. Lettres à sa Mère. (Kastner)	2 0	Vigny. Cinq Mars. (Oger)	3 6
*Richebourg. Deux Amis. (Julien)	0 10	*Vigny. Le Canne de Jonc. (Clapin)	1 6
*Rousset. Alma et Balaclava. (Huguenet)	0 10	Villemain. Lascaris. (Dupuis)	1 6
*Rousset. La Bataille d'Inkermann. (L. Sers)	0 10	Witt. De Glaçons en Glaçons. (L. Delbos)	1 6
Saint-Germain. Pour une Epingle. (Kastner)	2 0	Witt. Derrière les Haies. (De Bussy)	2 0
Saintine. Picciola. (Baume)	1 6	*Witt. Les Héroïnes de Harlem. (Barbier)	2 0
— French-English Vocabulary to "Picciola"	0 6	Zeller. Francois Ier. (Petilleau)	2 0
*Sand. La Mare au Diable. (Davis)	1 6	Zeller. Henri IV. (Barlet)	2 0
Sardou. Perle Noire. (Lamart)	1 6	Zola. L'Attaque du Moulin. (Julien)	1 6
Scribe. Bertrand et Raton (Bué)	1 6		
Souvestre. Au Coin du Feu. (Lallemand)	1 6		
*Souvestre. Le Serf. (Davis)	0 10		
*Souvestre. Le Chevrier de Lorraine. (Davis)	0 10		

La France Littéraire au XIX^e Siècle. Histoires Choies de nos Meilleurs Écrivains Contemporains. Edited with Biographical and Literary Notices and Explanatory Notes, by J. BELFOND:—

First Series—Extracts from Lamartine, Craven, Ohnet, Énault, Marmier, Dumas, Balzac, Thoumas, Aimard, Feuillet, Clarétie, Ségur, Karr, Audebrand. 180 pages, Crown 8vo. Cloth *s. d.*
2 0

Second Series—Extracts from Cherbuliez, Laboulaye, E. Daudet, A. Daudet, D'Héricault, Michelet, Staël, Thiers, Hugo. 216 pages, Crown 8vo. Cloth 2 0

The Extracts by the following Authors have likewise been issued in a cheap form with Biographical Notices, Notes and **Vocabularies** for Intermediate Classes:—Price 10d. each Vol.

- * Vol. 1. Lamartine, Craven, Ohnet, Énault.
- * „ 2. Marmier, Dumas, Balzac, Thoumas, Aimard.
- * „ 3. Feuillet, Clarétie, Ségur, Karr, Audebrand.
- * „ 4. Cherbuliez, Laboulaye, E. Daudet, A. Daudet.
- * „ 5. D'Héricault, Michelet, Staël.
- * „ 6. Thiers, Hugo.

* The Volumes indicated by Asterisks (*) have French-English Vocabularies in addition to the Notes.

HACHETTE AND COMPANY

Publishers and Foreign Booksellers,

LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS.

HACHETTE'S FRENCH CLASSICS.

Carefully edited by eminent French Masters, with Grammatical and Explanatory Notes.

Price per Volume, 6d. ; in Limp Cloth, 9d.

Boileau. L'Art Poétique.
— Le Lutrin.

Brueys. L'Avocat Patelin.

Corneille. Le Cid.

— Cinna.

— Horace.

— Polyeucte.

— Le menteur.

— La Suite du menteur.

Florian. Fables. Book I.

— Fables. Book II.

— Fables. Book III.

Molière. L'Avare.

— Le Bourgeois gentilhomme.

— Les Femmes savantes.

— Les Fourberies de Scapin.

— Le Malade imaginaire.

Molière. Le Médecin malgré lui.

— Le Misanthrope.

— Les précieuses Ridicules.

— Tartufe

Musset. On ne saurait penser à tout.

— Il faut qu'une Porte soit ouverte ou fermée.

Racine. Andromaque.

— Athalie.

— Britannicus.

— Esther.

— Iphigénie.

— Phèdre.

— Les Plaideurs.

Regnard. Le Joueur

Sedaine. Le Philosophe sans le savoir

Voltaire. Mérope.

— Zaïre.

Corneille, Horace. Translated into English Blank Verse by W. F. NOKES, interleaved with French Text, 2s. 6d. ; Cloth, 3s. 6d. Polyeucte, ditto. 2s. 6d. ; Cloth, 3s. 6d.

Piron, La Métromanie. 1s. Cloth, 1s. 6d.

Racine, Athalie. Interleaved with an English Translation in Verse by W. P. THOMPSON. Cloth, 3s. 6d.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

Popular French Plays. With Summaries of the Plots and Explanatory Notes by experienced French Teachers.

FIRST SERIES (for Schools and Families).

Price per Volume, in Paper Cover, 9d.

Vol.

1.—Labiche et Jolly. Le Baron de Fourchevif.

2.—Scribe, E. La Camaraderie, ou La courte Échelle.

3.—Legouvé et Labiche. La Cigale chez les Fourmis.

4.—Raymond et Ordonneau. Maître Corbeau.

5.—Labiche, Lefranc et Jessé. Le Major Cravachon.

6.—Gréville, H. Ma Tante.

7.—Bisson, A. Le Sanglier.

8.—Legouvé, E. Ma Fille et mon Bien. La Matinée d'une Étoile.

Vol.

9.—Bornier, H. de. Un Cousin de Passage.

10.—Ordonneau, Valabrègue et Kéroul. Les Boulinard.

11.—Ferrier, P. Le Codicille.

12.—Labiche, E. La Lettre Chargée.

13.—Gill et Richard. Un Caissier.

14.—Gréville, H. A la Campagne.

15.—Augier et Sandeau. Le Gendre de M. Poirier.

16.—Gréville, H. Les Cloches Cassées

17.—Labiche et Martin. La Poudre aux Yeux.

SECOND SERIES (for Adult Students).

Price per Volume, in Paper Cover, 1s.

Vol.

1.—Coppée, F. Le Passant.

2.—Scribe, E. Une Chaîne.

3.—Damien, E. La Peur d'être Grand' mère.

Vol.

4.—Ohnet, G. Le Maître de Forges.

5.—Ordonneau et Chivot. Les Petites Godin.

6.—Coppée, F. Pour la Couronne.

GEORGE SAND

LA
MARE AU DIABLE

EDITED WITH

Introduction, Grammatical and Explanatory Notes and a
Comprehensive French-English Vocabulary

BY

JOHN FRANCIS DAVIS, D.LIT., M.A., (LOND.)

*Examiner of Schools in the University of London; late
Assistant Examiner of the Schools for the same University; etc., etc.*

NEW EDITION

Authorised by the Proprietors of the Copyright.

LIBRAIRIE HACHETTE & C^{ie}

LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS

PARIS: 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1898

All rights reserved.

TABLE AU DIABLE

TABLEAU
DE LA
MÉTAPHYSIQUE

INTRODUCTION.

AMANTINE LUCIE AURORE DUPIN, the celebrated French authoress, who wrote under the *nom de plume* of George Sand, was born in Paris in July, 1804. Her father, Maurice Dupin, who had served as an officer in the armies of the Republic and the Empire, was the son of a great financial agent, M. Dupin, whose wife, the widow of Comte du Horn, was a natural daughter of Maurice, *maréchal de Saxe*.

The early years of her life were passed at the Château de Nohant, in Berry, under the care of a grandmother, a learned and intelligent woman, and a great admirer of Rousseau and Voltaire. In harmony with the views of her grandmother, and the prevailing fashion, young Aurore was instilled with the sceptical ideas of the age, but when the Monarchy was again established and a reaction set in, she was sent to be instructed in the stricter and more orthodox principles of the Convent of the Dames Anglaises, at Paris, where she remained for three years. In 1822 she was married in spite of her wishes to Baron Dudevant, a retired officer. Their son Maurice attained to some fame as a man of letters, and their daughter became the wife of the celebrated sculptor Clésinger. Madame Dudevant separated from her husband in 1831, and went to Paris, where she hoped to earn a living by literature. In collaboration with Jules

Sandeau, whom she had known at Nohant, she published some articles in the *Figaro* under the pseudonym of Jules Sand, the surname being an abbreviation of Sandeau. These were followed by *La Prima Donna*, and by *Rose et Blanche*, which was the end of their joint authorship.

Not long after she submitted some of her literary work to Henri Delatouche for his friendly criticism. He at once recognised her exceptional ability, and encouraged her to proceed in the path she had chosen. In the year 1831 she brought out her first great novel, *Indiana*, under the name of George Sand. This clever work did not meet with unqualified praise at the hands of the critics, some of whom condemned it as stupid, while others, acknowledging its undoubted merit, declared it hostile to the stability of the social state. This book was quickly followed by *Valentine* and *Lelia*.

Her travels in Italy with the poet Alfred de Musset resulted in the publication of *Lettres d'un Voyageur* (1834), *Jacques*, *Le Secrétaire Intime*, *Léone Léoni*, and a few other volumes. During her intimacy with the composer Chopin, she wrote one of her most characteristic works, *Consuelo*, the story of which was continued in *La Comtesse de Rudolstadt*, full of mysticism and socialistic ideas.

Her increasing fame attracted the attention of many eminent men, each of whom was anxious to be considered the intellectual leader in the march of human progress. George Sand was very susceptible to new ideas, and consciously or unconsciously tried to popularise the philo-

sophical theories of Lamennais, the republican principles of Michel, and the socialistic tenets of Pierre Leroux in *Spiridion*, *Le compagnon du tour de France*, *Le meunier d'Angibault* and *Le péché de M. Antoine*.

In her village stories she returned to the less exciting scenes of pure literature, and in *La petite Fadette*, *François le Champi* and *La mare au Diable*, she described with wonderful fidelity the peaceful, uneventful life of the peasants whom she knew so well. In striking resemblance to her great predecessor, Bernardin de Saint-Pierre, who wrote his *Paul and Virginia* when France was striding towards the great Revolution, George Sand produced these works at a period (1846-50) when her country was passing through another great crisis in its history.

Her first attempts at writing for the stage were not successful, and her later plays *Le mariage de Victorine*, *Les vacances de Pandolphe*, *Le démon du foyer* et *Les beaux messieurs de bois-doré*, though they met with greater favour, never attained to the excellence of her novels.

Her literary activity hardly decreased in later life, for each passing year saw some new book completed. *Le Marquis de Villemer*, *Mademoiselle la Quintinie*, *Laura*, *Jean Zyska*, *Césarine Dietrich*, and several other works attest the freshness and vigour of her mind. Her last work, *Contes d'une grand'mère*, she never finished; she died at Nohant in 1876.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and is too light to transcribe accurately.

NOTICE.



Quand j'ai commencé, par la *Mare au Diable* une série de romans champêtres, que je me proposais de réunir sous le titre de *Veillées du Chanvreur*, je n'ai eu aucun système, aucune prétention révolutionnaire en littérature. Personne ne fait une révolution à soi tout seul, et il en est, surtout dans les arts, que l'humanité accomplit sans trop savoir comment, parce que c'est tout le monde qui s'en charge. Mais ceci n'est pas applicable au roman de mœurs rustiques : il a existé de tout temps et sous toutes les formes, tantôt pompeuses, tantôt maniérées, tantôt naïves. Je l'ai dit, et dois le répéter ici, le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive. Je n'ai voulu ni faire une nouvelle langue, ni me chercher une nouvelle manière. On me l'a cependant affirmé dans bon nombre de feuilletons, mais je sais mieux que personne à quoi m'en tenir sur mes propres desseins, et je m'étonne toujours que la critique en cherche si long, quand

l'idée la plus simple, la circonstance la plus vulgaire, sont les seules inspirations auxquelles les productions de l'art doivent l'être. Pour la *Mare au Diable* en particulier, le fait que j'ai rapporté dans l'avant-propos, une gravure d'Holbein, qui m'avait frappé, une scène réelle que j'eus sous les yeux dans le même moment, au temps des semailles, voilà tout ce qui m'a poussé à écrire cette histoire modeste, placée au milieu des humbles paysages que je parcourais chaque jour. Si on me demande ce que j'ai voulu faire, je répondrai que j'ai voulu faire une chose très touchante et très simple, et que je n'ai pas réussi à mon gré. J'ai bien vu, j'ai bien senti le beau dans le simple, mais voir et peindre sont deux ! Tout ce que l'artiste peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai : vous les verrez un peu dans mon livre, vous les verrez beaucoup mieux dans la nature.

GEORGE SAND.

NOHANT, 12 avril 1851.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
I.—L'Auteur au Lecteur	1
II.—Le Labour	6
III.—Le Père Maurice	16
IV.—Germain le Fin Laboureur	20
V.—La Guillette	27
VI.—Petit-Pierre	32
VII.—Dans la Lande	40
VIII.—Sous les Grands Chênes	46
IX.—La Prière du Soir	54
X.—Malgré le Froid	58
XI.—A la Belle Étoile	67
XII.—La Lionne du Village	75
XIII.—Le Maître	80
XIV.—La Vieille	87
XV.—Le Retour à la Ferme	94
XVI.—La Mère Maurice	100
XVII.—La Petite Marie	104
Notes	109
Vocabulaire	145

TABLA DES MATIÈRES

I.—L'Antenne ou l'Antenne	1
II.—Le Tabouret	15
III.—Le Père Sébastien	21
IV.—Général de l'In Tabouret	25
V.—La Gabelle	31
VI.—Père Pierre	37
VII.—Dées de l'Asie	43
VIII.—Sous les Gables Chénier	49
IX.—La Vierge du Bon	55
X.—Malgré le Froid	61
XI.—A la Belle Étoile	67
XII.—La Bonne du Village	73
XIII.—Le Mûrier	79
XIV.—La Vieille	85
XV.—Le Retour à la Ferme	91
XVI.—La Mère Maurice	100
XVII.—La Poite Mère	104
Notes	109
Vocabulaire	145

LA
MARE AU DIABLE

I.

L'AUTEUR AU LECTEUR.

A la sueur de ton visaige
Tu gagnerois ta pauvre vie,
Après long travail et usage,
Voicy la *mort* qui te convie.

2

Le quatrain en vieux français, placé au-dessous d'une composition d'Holbein, est d'une tristesse profonde dans sa naïveté. La gravure représente un laboureur conduisant sa charrue au milieu d'un champ. Une vaste campagne s'étend au loin, 5 on y voit de pauvres cabanes ; le soleil se couche derrière la colline. C'est la fin d'une rude journée de travail. Le paysan est vieux, trapu, couvert de haillons. L'attelage de quatre chevaux qu'il pousse en avant est maigre, exténué ; le soc 10 s'enfonce dans un fonds raboteux et rebelle. Un seul être est allègre et ingambe dans cette scène de *sueur et usage*. C'est un personnage fantastique, un squelette armé d'un fouet, qui court dans le sillon à côté des chevaux effrayés et les frappe, 15 servant ainsi de valet de charrue au vieux laboureur. C'est la mort, ce spectre qu'Holbein

a introduit allégoriquement dans la succession de sujets philosophiques et religieux, à la fois lugubres et bouffons, intitulée *les Simulachres de la mort*.

5 Dans cette collection, ou plutôt dans cette vaste composition où la mort, jouant son rôle à toutes les pages, est le lien et la pensée dominante, Holbein a fait comparaître les souverains, les pontifes, les amants, les joueurs, les ivrognes,
 10 les nonnes, les courtisanes, les brigands, les pauvres, les guerriers, les moines, les juifs, les voyageurs, tout le monde de son temps et du nôtre; et partout le spectre de la mort raille, menace et triomphe. D'un seul tableau elle est
 15 absente. C'est celui où le pauvre Lazare, couché sur un fumier à la porte du riche, déclare qu'il ne la craint pas, sans doute parce qu'il n'a rien à perdre et que sa vie est une mort anticipée.

Cette pensée stoïcienne du christianisme demi-
 20 païen de la renaissance est-elle bien consolante, et les âmes religieuses y trouvent-elles leur compte? L'ambitieux, le fourbe, le tyran, le débauché, tous ces pécheurs superbes qui abusent de la vie, et que la mort tient par les cheveux,
 25 vont être punis, sans doute; mais l'aveugle, le mendiant, le fou, le pauvre paysan, sont-ils dédommagés de leur longue misère par la seule réflexion que la mort n'est pas un mal pour eux? Non! Une tristesse implacable, une effroyable
 30 fatalité pèse sur l'œuvre de l'artiste. Cela ressemble à une malédiction amère lancée sur le sort de l'humanité.

C'est bien là la satire douloureuse, la peinture

vraie de la société qu'Holbein avait sous les yeux. Crime et malheur, voilà ce qui le frappait ; mais nous, artistes d'un autre siècle, que peindrons-nous ? Chercherons-nous dans la pensée de la mort la rémunération de l'humanité présente ? 5 l'invoquerons-nous comme le châtement de l'injustice et le dédommagement de la souffrance ?

Non, nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la vie. Nous ne croyons plus ni au néant de la tombe, ni au salut acheté par un renoncement 10 forcé ; nous voulons que la vie soit bonne, parce que nous voulons qu'elle soit féconde. Il faut que Lazare quitte son fumier, afin que le pauvre ne se réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient heureux, afin que le bonheur de 15 quelques-uns ne soit pas criminel et maudit de Dieu. Il faut que le laboureur, en semant son blé, sache qu'il travaille à l'œuvre de vie, et non qu'il se réjouisse de ce que la mort marche à ses côtés. Il faut enfin que la mort ne soit plus 20 ni le châtement de la prospérité, ni la consolation de la détresse. Dieu ne l'a destinée ni à punir, ni à dédommager de la vie ; car il a béni la vie, et la tombe ne doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre 25 heureux.

Certains artistes de notre temps, jetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre la douleur, l'abjection de la misère, le fumier de Lazare. Ceci peut être du domaine 30 de l'art et de la philosophie ; mais, en peignant la misère si laide, si avilie, parfois si vicieuse et si criminelle, leur but est-il atteint, et l'effet en

est-il salutaire, comme ils le voudraient? Nous n'osons pas nous prononcer là-dessus. On peut nous dire qu'en montrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opulence, ils effraient le mauvais riche, comme, au temps de la *danse macabre*, on lui montrait sa fosse béante et la mort prête à l'enlacer dans ses bras immondes. Aujourd'hui on lui montre le bandit crochetant sa porte et l'assassin guettant son sommeil. Nous confessons
10 que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec l'humanité qu'il méprise, comment on le rendra sensible aux douleurs du pauvre qu'il redoute, en lui montrant ce pauvre sous la forme du forçat évadé et du rôdeur de
15 nuit. L'affreuse mort, grinçant des dents et jouant du violon dans les images d'Holbein et de ses devanciers, n'a pas trouvé moyen, sous cet aspect, de convertir les pervers et de consoler les victimes. Est-ce que notre littérature ne procéde-
20 rait pas un peu en ceci comme les artistes du moyen âge et de la renaissance?

Les buveurs d'Holbein remplissent leurs coupes avec une sorte de fureur pour écarter l'idée de la mort, qui, invisible pour eux, leur sert d'échan-
25 son. Les mauvais riches d'aujourd'hui demandent des fortifications et des canons pour écarter l'idée d'une jacquerie, que l'art leur montre travaillant dans l'ombre, en détail, en attendant le moment de fondre sur l'état social. L'Église du
30 moyen âge répondait aux terreurs des puissants de la terre par la vente des indulgences. Le gouvernement d'aujourd'hui calme l'inquiétude des riches en leur faisant payer beaucoup de

gendarmes et de geôliers, de baïonnettes et de prisons.

Albert Dürer, Michel-Ange, Holbein, Callot, Goya, ont fait de puissantes satires des maux de leur siècle et de leur pays. Ce sont des œuvres 5 immortelles, des pages historiques d'une valeur incontestable ; nous ne voulons donc pas dénier aux artistes le droit de sonder les plaies de la société et de les mettre à nu sous nos yeux ; mais n'y a-t-il pas autre chose à faire maintenant que 10 la peinture d'épouvante et de menace ? Dans cette littérature de mystères d'iniquité, que le talent et l'imagination ont mise à la mode, nous aimons mieux les figures douces et suaves que les scélérats à effet dramatique. Celles-là peuvent 15 entreprendre et amener des conversions, les autres font peur, et la peur ne guérit pas l'égoïsme, elle l'augmente.

Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman 20 d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ses 25 peintures. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas une étude de la réalité positive ; c'est une recherche de la vérité idéale, et le 30 *Vicaire de Wakefield* fut un livre plus utile et plus sain à l'âme que le *Paysan perversi* et les *Liaisons dangereuses*.

Lecteur, pardonnez-moi ces réflexions, et veuillez les accepter en manière de préface. Il n'y en aura point dans l'historiette que je vais vous raconter, et elle sera si courte et si simple que 5 j'avais besoin de m'en excuser d'avance, en vous disant ce que je pense des histoires terribles.

C'est à propos d'un laboureur que je me suis laissé entraîner à cette digression. C'est l'histoire d'un laboureur précisément que j'avais l'intention 10 de vous dire et que je vous dirai tout à l'heure.

II.

LE LABOUR.

Je venais de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et je 15 me promenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur. Sans doute il est lugubre de consumer ses forces et ses jours à fendre le sein de cette terre jalouse, qui se fait arracher les trésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau de pain le plus noir et le plus 20 grossier est, à la fin de la journée, l'unique récompense et l'unique profit attachés à un si dur labeur. Ces richesses qui couvrent le sol, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui 25 s'engraissent dans les longues herbes, sont la propriété de quelques-uns et les instruments de la fatigue et de l'esclavage du plus grand nombre. L'homme de loisir n'aime en général pour eux-mêmes, ni les champs, ni les prairies, ni le spectacle de la nature, ni les animaux superbes qui 30

doivent se convertir en pièces d'or pour son usage. L'homme de loisir vient chercher un peu d'air et de santé dans le séjour de la campagne, puis il retourne dépenser dans les grandes villes le fruit du travail de ses vassaux. 5

De son côté, l'homme du travail est trop accablé, trop malheureux, est trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique. Pour lui aussi les champs dorés, les belles prairies, les animaux 10 superbes, représentent des sacs d'écus dont il n'aura qu'une faible part, insuffisante à ses besoins, et que, pourtant, il faut remplir, chaque année, ces sacs maudits, pour satisfaire le maître et payer le droit de vivre parcimonieusement et 15 misérablement sur son domaine.

Et pourtant, la nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret 20 du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant la science de son labeur, et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps 25 de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des jouissances de ce genre, dans la contemplation et la reproduction des beautés de la nature ; mais, en voyant la douleur des hommes 30 qui peuplent ce paradis de la terre, l'artiste au cœur droit et humain est troublé au milieu de sa jouissance. Le bonheur serait là où l'esprit, le

cœur et les bras, travaillant de concert sous l'œil de la Providence, une sainte harmonie existerait entre la munificence de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'est alors qu'au lieu de la
 5 piteuse et affreuse mort, marchant dans son sillon, le fouet à la main, le peintre d'allégories pourrait placer à ses côtés un ange radieux, semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

10 Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs, n'est pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères. Le mot triste et
 15 doux de Virgile : "O heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur !" est un regret ; mais, comme tous les regrets, c'est aussi une prédiction. Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste, sinon pour exprimer
 (ce qui importera assez peu alors), du moins
 20 pour sentir le beau. Croit-on que cette mystérieuse intuition de la poésie ne soit pas en lui déjà à l'état d'instinct et de vague rêverie. Chez ceux qu'un peu d'aisance protège dès aujourd'hui, et chez qui l'excès du malheur n'étouffe pas tout
 25 développement moral et intellectuel, le bonheur pur, senti et apprécié est à l'état élémentaire : et, d'ailleurs, si du sein de la douleur et de la fatigue, des voix de poètes se sont déjà élevées, pourquoi dirait-on que le travail des bras est
 30 exclusif des fonctions de l'âme ? Sans doute cette exclusion est le résultat général d'un travail excessif et d'une misère profonde ; mais qu'on ne dise pas que quand l'homme travaillera modéré-

ment et utilement il n'y aura plus que de mauvais ouvriers et de mauvais poètes. Celui qui puise de nobles jouissances dans le sentiment de la poésie est un vrai poète, n'eût-il pas fait un vers dans toute sa vie. 5

Mes pensées avaient pris ce cours, et je ne m'apercevais pas que cette confiance dans l'éducabilité de l'homme était fortifiée en moi par les influences extérieures. Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de 10 préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste comme celle du tableau d'Holbein. Le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigou- 15 reux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, 20 exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ un vieillard, dont le dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein, mais dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussait gravement son *areau* de forme antique, traîné par 25 deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle 30 dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin. Les gens

qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira : "C'est une paire de bœufs perdue ; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre ; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim."

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui ; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces

gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter ; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvre d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui res-

tait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug ; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vain-
5 cue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le labou-
10 reur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. 4 Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait
15 le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail. Ce chant, dont l'origine fut
20 peut-être considérée comme sacrée, et auquel de mystérieuses influences ont dû être attribuées jadis, est réputé encore aujourd'hui posséder la vertu d'entretenir le courage de ces animaux, d'apaiser leurs mécontentements et de charmer
25 l'ennui de leur longue besogne. 4 Il ne suffit pas de savoir bien les conduire en traçant un sillon parfaitement rectiligne, de leur alléger la peine en soulevant ou enfonçant à point le fer dans la terre : on n'est point un parfait laboureur si on
30 ne sait chanter aux bœufs, et c'est là une science à part qui exige un goût et des moyens particuliers. 4

Ce chant n'est, à vrai dire, qu'une sorte de ré-

citatif interrompu et repris à volonté. Sa forme irrégulière et ses intonations fausses selon les règles de l'art musical le rendent intraduisible. Mais ce n'en est pas moins, un beau chant, et tellement approprié à la nature du travail qu'il 5 accompagne, à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inventé, et qu'aucun chanteur autre qu'un *fin laboureur* de cette contrée ne saurait le 10 redire. Aux époques de l'année où il n'y a pas d'autre travail et d'autre mouvement dans la campagne que celui du labourage, ce chant si doux et si puissant monte comme une voix de la brise, à laquelle sa tonalité particulière donne une 15 certaine ressemblance. La note finale de chaque phrase, tenue et tremblée avec une longueur et une puissance d'haleine incroyable, monte d'un quart de ton en faussant systématiquement. Cela est sauvage, mais le charme en est indicible, et 20 quand on s'est habitué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant pût s'élever à ces heures et dans ces lieux-là, sans en déranger l'harmonie.

Il se trouvait donc que j'avais sous les yeux un 25 tableau qui contrastait avec celui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au lieu d'un triste vieillard, un homme jeune et dispos; au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harassés, un double quadriges de bœufs robustes et ardents; 30 au lieu de la mort, un bel enfant; au lieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une pensée de bonheur.

C'est alors que le quatrain français

A la sueur de ton visaige, etc.

et le "*O fortunatos ... agricolas*" de Virgile me
 revinrent ensemble à l'esprit, et qu'en voyant ce
 5 couple si beau, l'homme et l'enfant, accomplir
 dans des conditions si poétiques, et avec tant de
 grâce unie à la force, un travail plein de gran-
 deur et de solennité, je sentis une pitié profonde
 mêlée à un respect involontaire. Heureux le la-
 10 boureur ! oui, sans doute, je le serais à sa place,
 si mon bras, devenu tout d'un coup robuste, et
 ma poitrine devenue puissante, pouvaient ainsi
 féconder et chanter la nature, sans que mes yeux
 cessassent de voir et mon cerveau de comprendre
 15 l'harmonie des couleurs et des sons, la finesse
 des tons et la grâce des contours, en un mot la
 beauté mystérieuse des choses ! et surtout sans
 que mon cœur cessât d'être en relation avec le
 sentiment divin qui a présidé à la création immor-
 20 telle et sublime.

Mais, hélas ! cet homme n'a jamais compris le
 mystère du beau, cet enfant ne le comprendra
 jamais !... Dieu me préserve de croire qu'ils ne
 soient pas supérieurs aux animaux qu'ils domi-
 25 nent, et qu'ils n'aient pas par instants une sorte
 de révélation extatique qui charme leur fatigue et
 endort leurs soucis ! Je vois sur leurs nobles
 fronts le sceau du Seigneur, car ils sont nés rois
 de la terre bien mieux que ceux qui la possèdent
 30 pour l'avoir payée. Et la preuve qu'ils le sentent,
 c'est qu'on ne les dépayserait pas impunément,
 c'est qu'ils aiment ce sol arrosé de leurs sueurs,

c'est que le vrai paysan meurt de nostalgie sous le harnais du soldat, loin du champ qui l'a vu naître. Mais il manque à cet homme une partie des jouissances que je possède, jouissances immatérielles qui lui seraient bien dues, à lui, l'ouvrier du vaste temple que le ciel est assez vaste pour embrasser. Il lui manque la connaissance de son sentiment. Ceux qui l'ont condamné à la servitude dès sa naissance, ne pouvant lui ôter la rêverie, lui ont ôté la réflexion.

Eh bien ! tel qu'il est, incomplet et condamné à une éternelle enfance, il est encore plus beau que celui chez qui la science a étouffé le sentiment. Ne vous élevez pas au-dessus de lui, vous autres qui vous croyez investis du droit légitime et imprescriptible de lui commander, car cette erreur effroyable où vous êtes prouve que votre esprit a tué votre cœur, et que vous êtes les plus incomplets et les plus aveugles des hommes !... J'aime encore mieux cette simplicité de son âme que les fausses lumières de la vôtre ; et si j'avais à raconter sa vie, j'aurais plus de plaisir à en faire ressortir les côtés doux et touchants, que vous n'avez de mérite à peindre l'abjection où les rigueurs et les mépris de vos préceptes sociaux peuvent le précipiter.

Je connaissais ce jeune homme et ce bel enfant ; je savais leur histoire, car ils avaient une histoire, tout le monde a la sienne, et chacun pourrait intéresser au roman de sa propre vie, s'il l'avait compris... Quoique paysan et simple laboureur, Germain s'était rendu compte de ses devoirs et de ses affections. Il me les avait racontés naïvement.

clairement, et je l'avais écouté avec intérêt. Quand je l'eus regardé labourer assez longtemps, je me demandai pourquoi son histoire ne serait pas écrite, quoique ce fût une histoire aussi
5 simple, aussi droite et aussi peu ornée que le sillon qu'il traçait avec sa charrue.

L'année prochaine, ce sillon sera comblé et couvert par un sillon nouveau. Ainsi s'imprime et disparaît la trace de la plupart des hommes
10 dans le champ de l'humanité. Un peu de terre l'efface, et les sillons que nous avons creusés se succèdent les uns aux autres comme les tombes dans le cimetière. Le sillon du laboureur ne vaut-il pas celui de l'oisif, qui a pourtant un
15 nom, un nom qui restera, si, par une singularité ou une absurdité quelconque, il fait un peu de bruit dans le monde ?...

Eh bien ! arrachons, s'il se peut, au néant de l'oubli, le sillon de Germain, le *fin laboureur*. Il
20 n'en saura rien et ne s'en inquiétera guère ; mais j'aurai eu quelque plaisir à le tenter.

III.

LE PÈRE MAURICE.

Germain, lui dit un jour son beau-père, il faut
25 pourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, mon garçon, et tu sais que, passé cet âge-là, dans nos pays, un homme est réputé trop vieux pour
30 rentrer en ménage. Tu as trois beaux enfants, et

jusqu'ici ils ne nous ont point embarrassés. Ma femme et ma bru les ont soignés de leur mieux, et les ont aimés comme elles le devaient. Voilà Petit-Pierre quasi élevé; il pique déjà les bœufs assez gentiment; il est assez sage pour garder les bêtes au pré, et assez fort pour mener les chevaux à l'abreuvoir. Ce n'est donc pas celui-là qui nous gêne: mais les deux autres, que nous aimons pourtant, Dieu le sait, les pauvres innocents! nous donnent cette année beaucoup de souci. Ma bru ne pourra plus s'occuper de ta petite Solange et surtout de ton Sylvain, qui n'a pas quatre ans et qui ne se tient guère en repos ni le jour ni la nuit. C'est un sang vif comme toi: ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma vieille ne court plus assez vite pour le rattraper quand il se sauve du côté de la fosse, ou quand il se jette sous les pieds des bêtes. Donc tes enfants nous inquiètent et nous surchargent. Nous n'aimons pas à voir des enfants mal soignés; et quand on pense aux accidents qui peuvent leur arriver, faute de surveillance, on n'a pas la tête en repos. Il te faut donc une autre femme et à moi une autre bru. Songes-y, mon garçon. Je t'ai déjà averti plusieurs fois, le temps se passe, les années ne t'attendront point. Tu dois à tes enfants et à nous autres, qui voulons que tout aille bien dans la maison, de te marier au plus tôt.

— Eh bien, mon père, répondit le gendre, si vous le voulez absolument, il faudra donc vous contenter. Mais je ne veux pas vous cacher que

cela me fera beaucoup de peine, et que je n'en ai guère plus d'envie que de me noyer. On sait qui on perd et on ne sait pas qui l'on trouve. J'avais une brave femme, une belle femme, douce, 5 courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son mari, bonne à ses enfants, bonne au travail, aux champs comme à la maison, adroite à l'ouvrage, bonne à tout enfin ; et quand vous me l'avez donnée, quand je l'ai prise, nous n'avions 10 pas mis dans nos conditions que je viendrais à l'oublier si j'avais le malheur de la perdre.

— "Ce que tu dis là est d'un bon cœur, Germain," reprit le père Maurice ; " je sais que tu as aimé ma fille, que tu l'as rendue heureuse, et que si 15 tu avais pu contenter la mort en passant à sa place, Catherine serait en vie à l'heure qu'il est, et toi dans le cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là, et si tu ne t'en consoles pas, nous ne nous en consolons pas non 20 plus. Mais je ne te parle pas de l'oublier. Le bon Dieu a voulu qu'elle nous quittât, et nous ne passons pas un jour sans lui faire savoir par nos prières, nos pensées, nos paroles et nos actions, que nous respectons son souvenir et que 25 nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de l'autre monde et te donner à connaître sa volonté, elle te commanderait de chercher une mère pour ses petits orphelins. Il s'agit donc de rencontrer une femme qui soit 30 digne de la remplacer. Ce ne sera pas bien aisé ; mais ce n'est pas impossible ; et quand nous te l'aurons trouvée, tu l'aimeras comme tu aimais ma fille, parce que tu es un honnête homme, et

que tu lui sauras gré de nous rendre service et d'aimer tes enfants."

— "C'est bien, père Maurice," dit Germain, "je ferai votre volonté comme je l'ai toujours faite."

— "C'est une justice à te rendre, mon fils, que 5 tu as toujours écouté l'amitié et les bonnes raisons de ton chef de famille. Avisons donc ensemble au choix de ta nouvelle femme. D'abord je ne suis pas d'avis que tu prennes une jeunesse. Ce n'est pas ce qu'il te faut. La jeunesse est légère; et 10 comme c'est un fardeau d'élever trois enfants, il faut une bonne âme bien sage, bien douce et très portée au travail. Si ta femme n'a pas environ le même âge que toi, elle n'aura pas assez de raison pour accepter un pareil devoir. Elle te 15 trouvera trop vieux et tes enfants trop jeunes. Elle se plaindra et tes enfants pâtiront."

— Voilà justement ce qui m'inquiète, dit Germain. Si ces pauvres petits venaient à être maltraités, haïs, battus? 20

— A Dieu ne plaise! reprit le vieillard. Mais les méchantes femmes sont plus rares dans notre pays que les bonnes, et il faudrait être fou, pour ne pas mettre la main sur celle qui convient.

— C'est vrai, mon père: il y a de bonnes filles 25 dans notre village. Il y a la Louise, la Sylvaine, la Claudie, la Marguerite... enfin, celle que vous voudrez.

— Doucement, doucement, mon garçon, toutes ces filles-là sont trop jeunes ou trop pauvres... 30 ou trop jolies filles; car, enfin, il faut penser à cela aussi, mon fils. Une jolie femme n'est pas toujours aussi rangée qu'une autre.

— Vous voulez donc que j'en prenne une laide ? dit Germain un peu inquiet.

— Non, point laide ; mais une femme encore fraîche, d'une bonne santé et qui ne soit ni belle
5 ni laide, ferait très bien ton affaire.

— Je vois bien, dit Germain en souriant un peu tristement, que, pour l'avoir telle que vous la voulez, il faudra chercher longtemps : d'autant plus que vous ne la voulez point pauvre, et que
10 les riches ne sont pas faciles à obtenir surtout pour un veuf.

— Et si elle était veuve elle-même, Germain ? là, une veuve sans enfants et avec un bon bien ?

— Je n'en connais pas pour le moment dans
15 notre paroisse.

— Ni moi non plus, mais il y en a ailleurs.

— Vous avez quelqu'un en vue, mon père ; alors, dites-le tout de suite.

IV.

GERMAIN LE FIN LABOUREUR.

20

— Oui, j'ai quelqu'un en vue, répondit le père Maurice, C'est une Léonard, veuve d'un Guérin, qui demeure à Fourche.

— Je ne connais ni la femme ni l'endroit,
25 répondit Germain résigné, mais de plus en plus triste.

— Elle s'appelle Catherine, comme ta défunte.

— Catherine? Oui, ça me fera plaisir d'avoir à dire ce nom-là; Catherine! Et pourtant, si je ne peux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peine, ça me la rappellera plus 5 souvent.

— Je te dis que tu l'aimeras: c'est un bon sujet, une femme de grand cœur; je ne l'ai pas vue depuis longtemps, elle n'était pas laide fille alors; mais elle n'est plus jeune, elle a trente- 10 deux ans. Elle est d'une bonne famille, tous braves gens, et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle vendrait volontiers pour en acheter d'autres dans l'endroit où elle s'établirait; car elle songe aussi à se remarier, 15 et je sais que, si ton caractère lui convenait elle ne trouverait pas ta position mauvaise.

— Vous avez donc déjà arrangé tout cela?

— Oui, sauf votre avis à tous les deux; et c'est ce qu'il faudrait vous demander l'un à l'autre, en 20 faisant connaissance. Le père de cette femme-là est un peu mon parent, et il a été beaucoup mon ami. Tu le connais bien, le père Léonard?

— Oui, je l'ai vu vous parler dans les foires, et, à la dernière, vous avez déjeuné ensemble; 25 c'est donc de cela qu'il vous entretenait si longuement?

— Sans doute; il te regardait vendre tes bêtes et il trouvait que tu t'y prenais bien, que tu étais un garçon de bonne mine, que tu paraissais actif 30 et entendu; et quand je lui eus dit tout ce que tu es et comme tu te conduis bien avec nous, depuis huit ans que nous vivons et travaillons ensemble,

sans avoir jamais eu un mot de chagrin ou de colère, il s'est mis dans la tête de te faire épouser sa fille ; ce qui me convient aussi, je te le confesse, d'après la bonne renommée qu'elle a, d'après
5 l'honnêteté de sa famille et les bonnes affaires où je sais qu'ils sont.

— Je vois, père Maurice, que vous tenez un peu aux bonnes affaires.

— Sans doute, j'y tiens. Est-ce que tu n'y tiens
10 pas aussi ?

— J'y tiens si vous voulez, pour vous faire plaisir ; mais vous savez que, pour ma part, je ne m'embarrasse jamais de ce qui me revient ou de ce qui ne me revient pas dans nos profits. Je ne
15 m'entends pas à faire des partages, et ma tête n'est pas bonne pour ces choses-là. Je connais la terre, je connais les bœufs, les chevaux, les attelages, les semences, la battaison, les fourrages. Pour les moutons, la vigne, le jardinage, les me-
20 nus profits et la culture fine, vous savez que ça regarde votre fils et que je ne m'en mêle pas beaucoup. Quant à l'argent, ma mémoire est courte, et j'aimerais mieux tout céder que de disputer sur le tien et le mien. Je craindrais de
25 me tromper et de réclamer ce qui ne m'est pas dû, et si les affaires n'étaient pas simples et claires, je ne m'y retrouverais jamais.

— C'est tant pis, mon fils, et voilà pourquoi j'aimerais que tu eusses une femme de tête pour
30 me remplacer quand je n'y serai plus. Tu n'as jamais voulu voir clair dans nos comptes, et ça pourrait t'amener du désagrément avec mon fils, quand vous ne m'aurez plus pour vous mettre

d'accord et vous dire ce qui vous revient à chacun.

— Puissiez-vous vivre longtemps, père Maurice ! Mais ne vous inquiétez pas de ce qui sera après vous ; jamais je ne me disputerai avec votre fils. Je me fie à Jacques comme à vous-même, et comme je n'ai pas de bien à moi, que tout ce qui peut me revenir provient de votre fille et appartient à nos enfants, je peux être tranquille et vous aussi ; Jacques ne voudrait pas dépouiller les enfants de sa sœur pour les siens, puisqu'il les aime quasi autant les uns que les autres.

— Tu as raison en cela, Germain. Jacques est un bon fils, un bon frère et un homme qui aime la vérité. Mais Jacques peut mourir avant toi, avant que vos enfants soient élevés, et il faut toujours songer, dans une famille, à ne pas laisser des mineurs sans un chef pour les bien conseiller et régler leurs différends. Autrement les gens de loi s'en mêlent, les brouillent ensemble et leur font tout manger en procès. Ainsi donc, nous ne devons pas penser à mettre chez nous une personne de plus, soit homme, soit femme, sans nous dire qu'un jour cette personne-là aura peut-être à diriger la conduite et les affaires d'une trentaine d'enfants, petits-enfants, gendres et brus... On ne sait pas combien une famille peut s'accroître, et quand la ruche est trop pleine, qu'il faut essaimer, chacun songe à emporter son miel. Quand je t'ai pris pour gendre, quoique ma fille fût riche et toi pauvre, je ne lui ai pas fait reproche de t'avoir choisi. Je te voyais bon travailleur, et je savais bien que la meilleure richesse pour

des gens de campagne comme nous, c'est une paire de bras et un cœur comme les tiens. Quand un homme apporte cela dans une famille, il apporte assez. Mais une femme, c'est différent : son
5 travail dans la maison est bon pour conserver, non pour acquérir. D'ailleurs, à présent que tu es père et que tu cherches femme, il faut songer que tes nouveaux enfants, n'ayant rien à prétendre dans l'héritage, se trouveraient dans la
10 misère si tu venais à mourir, à moins que ta femme n'eût quelque bien de son côté. Si cela retombait sur nous seuls, nous les nourririons, bien certainement, et sans nous en plaindre ; mais le bien-être de tout le monde en serait dimi-
15 nué, et les premiers enfants auraient leur part de privations là-dedans. Quand les familles augmentent outre mesure sans que le bien augmente en proportion, la misère vient, quelque courage qu'on y mette. Voilà mes observations, Germain,
20 pèse-les, et tâche de te faire agréer à la veuve Guérin ; car sa bonne conduite et ses écus apporteront ici de l'aide dans le présent et de la tranquillité pour l'avenir.

— C'est dit, mon père. Je vais tâcher de lui
25 plaire et qu'elle me plaise.

— Pour cela il faut la voir et aller la trouver.

— Dans son endroit ? A Fourche ? C'est loin d'ici, n'est-ce pas ? et nous n'avons guère le temps de courir dans cette saison.

30 — Quand il s'agit d'un mariage d'amour, il faut s'attendre à perdre du temps ; mais quand c'est un mariage de raison entre deux personnes qui n'ont pas de caprices et savent ce qu'elles veu-

lent, c'est bientôt décidé. C'est demain samedi ; tu feras ta journée de labour un peu courte, tu partiras vers les deux heures après dîner ; tu seras à Fourche à la nuit ; la lune est grande dans ce moment-ci, les chemins sont bons, et il n'y a pas plus de trois lieues de pays. C'est près du Magnier. D'ailleurs tu prendras la jument. 5

— J'aimerais autant aller à pied, par ce temps frais.

— Oui, mais la jument est belle, et un prétendu qui arrive aussi bien monté a meilleur air. Tu mettras tes habits neufs, et tu porteras un joli présent de gibier au père Léonard. Tu arriveras de ma part, tu causeras avec lui, tu passeras la journée du dimanche avec sa fille, et tu reviendras avec un oui ou un non lundi matin. 15

— C'est entendu, répondit tranquillement Germain ; et pourtant il n'était pas tout à fait tranquille.

Germain avait toujours vécu sagement comme vivent les paysans laborieux. Marié à vingt ans, il n'avait aimé qu'une femme dans sa vie, et, depuis son veuvage, il menait une vie retirée. Il avait porté fidèlement un véritable regret dans son cœur, et ce n'était pas sans crainte et sans tristesse qu'il cédait à son beau-père ; mais le beau-père avait toujours gouverné sagement la famille, et Germain, qui s'était dévoué tout entier à l'œuvre commune, et, par conséquent, à celui qui la personnifiait, au père de famille, Germain ne comprenait pas qu'il eût pu se révolter contre de bonnes raisons, contre l'intérêt de tous. 25 30

Néanmoins il était triste. Il se passait peu de jours qu'il ne pleurât sa femme en secret, et, quoique la solitude commençât à lui peser, il était plus effrayé de former une union nouvelle que
5 désireux de se soustraire à son chagrin. Il se disait vaguement que l'amour eût pu le consoler, en venant le surprendre, car l'amour ne console pas autrement. On ne le trouve pas quand on le cherche; il vient à nous quand nous ne l'atten-
10 dons pas. Ce froid projet de mariage que lui montrait le père Maurice, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de sa raison et de sa vertu, lui donnaient à penser. Et il s'en allait, songeant, comme songent les
15 hommes qui n'ont pas assez d'idées pour qu'elles se combattent entre elles, c'est-à-dire ne se formulant pas à lui-même de belles raisons de résistance et d'égoïsme, mais souffrant d'une douleur sourde, et ne luttant pas contre un mal qu'il fal-
20 lait accepter. ✕

Cependant le père Maurice était rentré à la métairie, tandis que Germain, entre le coucher du soleil et la nuit, occupait la dernière heure du jour à fermer les brèches que les moutons avaient
25 faites à la bordure d'un enclos voisin des bâtiments. Il relevait les tiges d'épine et les soutenait avec des mottes de terre, tandis que les grives babillaient dans le buisson voisin et semblaient lui crier de se hâter, curieuses qu'elles étaient de
30 venir examiner son ouvrage aussitôt qu'il serait parti.

V.

LA GUILLETTE.

Le père Maurice trouva chez lui une vieille voisine qui était venue causer avec sa femme tout en cherchant de la braise pour allumer son feu. La 5
mère Guillette habitait une chaumière fort pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté. Sa pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect 10
de soi-même au milieu de la détresse.

— Vous êtes venue chercher le feu du soir, mère Guillette, lui dit le vieillard. Voulez-vous quelque autre chose?

— Non, père Maurice, répondit-elle; rien pour 15
le moment. Je ne suis pas quémandeuse, vous le savez, et je n'abuse pas de la bonté de mes amis.

— C'est la vérité; aussi vos amis sont toujours prêts à vous rendre service. 20

— J'étais en train de causer avec votre femme, et je lui demandais si Germain se décidait enfin à se remarier.

— Vous n'êtes point une bavarde, répondit le père Maurice, on peut parler devant vous sans 25
craindre les propos: ainsi je dirai à ma femme et à vous que Germain est tout à fait décidé; il part demain pour le domaine de Fourche.

— A la bonne heure! s'écria la mère Maurice; ce pauvre enfant! Dieu veuille qu'il trouve une 30
femme aussi bonne et aussi brave que lui!

— Ah! il va à Fourche? observa la Guillette. Voyez comme ça se trouve! cela m'arrange beaucoup, et puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vas vous
5 dire, père Maurice, en quoi vous pouvez m'obliger.

— Dites, dites, vous obliger, nous le voulons.

— Je voudrais que Germain prît la peine d'em-
mener ma fille avec lui.

10 — Où donc? à Fourche?

— Non pas à Fourche; mais aux Ormeaux, où elle va demeurer le reste de l'année.

— Comment! dit la mère Maurice, vous vous séparez de votre fille?

15 — Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'elle gagne quelque chose. Ça me fait assez de peine et à elle aussi, la pauvre âme! Nous n'avons pas pu nous décider à nous quitter à l'époque de la Saint-Jean; mais voilà que la Saint-Martin ar-
20 rive, et qu'elle trouve une bonne place de bergère dans les fermes des Ormeaux. Le fermier passait l'autre jour par ici en revenant de la foire. Il vit ma petite Marie qui gardait ses trois moutons sur le communal. “Vous n'êtes guère occu-
25 pée, ma petite fille, qu'il lui dit; et trois moutons pour une *pastoure*, ce n'est guère. Voulez-vous en garder cent? je vous emmène. La bergère de chez nous est tombée malade, elle retourne chez ses parents, et si vous voulez être chez nous avant
30 huit jours, vous aurez cinquante francs pour le reste de l'année jusqu'à la Saint-Jean.” L'enfant a refusé, mais elle n'a pu se défendre d'y songer et de me le dire lorsqu'en rentrant le soir elle

m'a vue triste et embarrassée de passer l'hiver, qui va être rude et long, puisqu'on a vu, cette année, les grues et les oies sauvages traverser les airs un grand mois plus tôt que de coutume. Nous avons pleuré toutes deux ; mais enfin le 5 courage est venu. Nous nous sommes dit que nous ne pouvions pas rester ensemble, puisqu'il y a à peine de quoi faire vivre une seule personne sur notre lopin de terre ; et puisque Marie est en âge (la voilà qui prend seize ans), il faut bien 10 qu'elle fasse comme les autres, qu'elle gagne son pain et qu'elle aide sa pauvre mère.

— Mère Guillette, dit le vieux laboureur, s'il ne fallait que cinquante francs pour vous consoler de vos peines et vous dispenser d'envoyer votre 15 enfant au loin, vrai, je vous les ferais trouver, quoique cinquante francs pour des gens comme nous ça commence à peser. Mais en toutes choses il faut consulter la raison autant que l'amitié. Pour être sauvée de la misère de cet hiver, vous ne 20 le serez pas de la misère à venir, et plus votre fille tardera à prendre un parti, plus elle et vous aurez de peine à vous quitter. La petite Marie se fait grande et forte, et elle n'a pas de quoi s'occuper chez vous. Elle pourrait y prendre l'habi- 25 tude de la fainéantise...

— Oh ! pour cela je ne le crains pas, dit la Guillette. Marie est courageuse autant que fille riche et à la tête d'un gros travail puisse l'être. Elle ne reste pas un instant les bras croisés, et 30 quand nous n'avons pas d'ouvrage elle nettoie et frotte nos pauvres meubles qu'elle rend clairs comme des miroirs. C'est une enfant qui vaut son

pesant d'or, et j'aurais bien mieux aimé qu'elle entrât chez vous comme bergère que d'aller si loin chez des gens que je ne connais pas. Vous l'auriez prise à la Saint-Jean, si nous avions su
5 nous décider ; mais à présent vous avez loué tout votre monde, et ce n'est qu'à la Saint-Jean de l'autre année que nous pourrons y songer.

— Eh ! j'y consens de tout mon cœur, Guillette ! Cela me fera plaisir. Mais en attendant, elle fera
10 bien d'apprendre un état et de s'habituer à servir les autres.

— Oui, sans doute ; le sort en est jeté. Le fermier des Ormeaux l'a fait demander ce matin ; nous avons dit oui, et il faut qu'elle parte. Mais
15 la pauvre enfant ne sait pas le chemin, et je n'aimerais pas l'envoyer si loin toute seule. Puisque votre gendre va à Fourche demain, il peut bien l'emmener. Il paraît que c'est tout à côté du domaine où elle va, à ce qu'on m'a dit ;
20 car je n'ai jamais fait ce voyage-là.

— C'est tout à côté, et mon gendre la conduira. Cela se doit ; il pourra même la prendre en croupe sur la jument, ce qui ménagera ses souliers. Le voilà qui rentre pour souper. Dis-moi, Germain,
25 la petite Marie à la mère Guillette s'en va bergère aux Ormeaux. Tu la conduiras sur ton cheval, n'est-ce pas ?

— C'est bien, répondit Germain qui était soucieux, mais toujours disposé à rendre service à
30 son prochain.

Germain n'avait que vingt-huit ans, et quoique, selon les idées de son pays, il passât pour vieux au point de vue du mariage, il était

encore le plus bel homme de l'endroit. \ Le travail ne l'avait pas creusé et flétri comme la plupart des paysans qui ont dix années de labourage sur la tête. Il était de force à labourer encore dix ans sans paraître vieux, et il eût 5 fallu que le préjugé de l'âge fût bien fort sur l'esprit d'une jeune fille pour l'empêcher de voir que Germain avait le teint frais, l'œil vif et bleu comme le ciel de mai, la bouche rose, des dents superbes, le corps élégant et souple comme celui 10 d'un jeune cheval qui n'a pas encore quitté le pré. \

Mais la chasteté des mœurs est une tradition sacrée dans certaines campagnes éloignées du mouvement corrompu des grandes villes, et, entre 15 toutes les familles de Bélair, la famille de Maurice était réputée honnête et servant la vérité. Germain s'en allait chercher femme ; Marie était une enfant trop jeune et trop pauvre pour qu'il y songeât dans cette vue. Le père Maurice ne fut donc 20 nullement inquiet de lui voir prendre en croupe cette jolie fille. Marie monta sur la jument en pleurant, après avoir vingt fois embrassé sa mère et ses jeunes amies. Germain, qui était triste pour son compte, compatissait d'autant 25 plus à son chagrin, et s'en alla d'un air sérieux, tandis que les gens du voisinage disaient adieu de la main à la pauvre Marie sans songer à mal.

VI.

PETIT-PIERRE.

La Grise était jeune, belle et vigoureuse. Elle portait sans effort son double fardeau, couchant
5 les oreilles et rongéant son frein, comme une fière et ardente jument qu'elle était. En passant devant le pré-long, elle aperçut sa mère, qui s'appelait la vieille Grise, comme elle la jeune Grise, et elle hennit en signe d'adieu. La vieille Grise
10 approcha de la haie en faisant résonner ses en-ferges, essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille ; puis, la voyant prendre le grand trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbes
15 qu'elle ne songeait plus à manger.

— Cette pauvre bête connaît toujours sa progéniture, dit Germain pour distraire la petite Marie de son chagrin. Ça me fait penser que je n'ai pas embrassé mon Petit-Pierre avant de
20 partir. Le mauvais enfant n'était pas là ! Il voulait, hier au soir, me faire promettre de l'emmener, et il a pleuré pendant une heure dans son lit. Ce matin, encore, il a tout essayé pour me persuader. Oh ! qu'il est adroit et
25 câlin ! mais quand il a vu que ça ne se pouvait pas, monsieur s'est fâché : il est parti dans les champs, et je ne l'ai pas revu de la journée.

— Moi, je l'ai vu, dit la petite Marie en faisant effort pour rentrer ses larmes. Il courait avec

les enfants de Soulas du côté des tailles, et je me suis bien doutée qu'il était hors de la maison depuis longtemps, car il avait faim et mangeait des prunelles et des mûres de buisson. Je lui ai donné le pain de mon goûter, et il m'a 5 dit : Merci, ma Marie mignonne : quand tu viendras chez nous, je te donnerai de la galette. C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain !

— Oui, qu'il est gentil, reprit le laboureur, et 10 je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui ! Si sa grand'mère n'avait pas eu plus de raison que moi, je n'aurais pas pu me tenir de l'emmener, quand je le voyais pleurer si fort que son pauvre petit cœur en était tout gonflé. 15

— Eh bien ! pourquoi ne l'auriez-vous pas emmené, Germain ? Il ne vous aurait guère embarrassé ; il est si raisonnable quand on fait sa volonté !

— Il paraît qu'il aurait été de trop là où je vais. 20 Du moins c'était l'avis du père Maurice... Moi, pourtant, j'aurais pensé qu'au contraire il fallait voir comment on le recevrait, et qu'un si gentil enfant ne pouvait qu'être pris en bonne amitié... Mais ils disent à la maison qu'il ne faut pas com- 25 mencer par faire voir les charges du ménage... Je ne sais pas pourquoi je te parle de ça, petite Marie : tu n'y comprends rien.

— Si fait, Germain ; je sais que vous allez pour vous marier : ma mère me l'a dit, en me recom- 30 mandant de n'en parler à personne, ni chez nous, ni là où je vais, et vous pouvez être tranquille ; je n'en dirai mot.

— Tu feras bien, car ce n'est pas fait; peut-être que je ne conviendrai pas à la femme en question.

— Il faut espérer que si, Germain. Pourquoi donc ne lui conviendriez-vous pas?

— Qui sait? J'ai trois enfants, et c'est lourd pour une femme qui n'est pas leur mère!

— C'est vrai, mais vos enfants ne sont pas comme d'autres enfants.

10 — Crois-tu?

— Ils sont beaux comme des petits anges, et si bien élevés qu'on n'en peut pas voir de plus aimables.

— Il y a Sylvain qui n'est pas trop commode.

15 — Il est tout petit! il ne peut pas être autrement que terrible, mais il a tant d'esprit!

— C'est vrai qu'il a de l'esprit: et un courage! Il ne craint ni vaches, ni taureaux, et si on le laissait faire, il grimperait déjà sur les chevaux
20 avec son aîné.

— Moi, à votre place, j'aurais amené l'aîné. Bien sûr ça vous aurait fait aimer tout de suite, d'avoir un enfant si beau!

— Oui, si la femme aime les enfants; mais si
25 elle ne les aime pas!

— Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants?

— Pas beaucoup, je pense; mais enfin il y en a, et c'est là ce qui me tourmente.

30 — Vous ne la connaissez donc pas du tout cette femme?

— Pas plus que toi, et je crains de ne pas la mieux connaître, après que je l'aurai vue. Je ne

suis pas méfiant, moi. Quand on me dit de bonnes paroles, j'y crois : mais j'ai été plus d'une fois à même de m'en repentir, car les paroles ne sont pas des actions.

— On dit que c'est une fort brave femme. 5

— Qui dit cela ? le père Maurice !

— Oui, votre beau-père.

— C'est fort bien ; mais il ne la connaît pas non plus.

— Eh bien, vous la verrez tantôt, vous ferez 10 grande attention, et il faut espérer que vous ne vous tromperez pas, Germain.

— Tiens, petite Marie, je serais bien aise que tu entres un peu dans la maison, avant de t'en aller tout droit aux Ormeaux : tu es fine, toi, tu 15 as toujours montré de l'esprit, et tu fais attention à tout. Si tu vois quelque chose qui te donne à penser, tu m'en avertiras tout doucement.

— Oh ! non, Germain, je ne ferai pas cela ! je craindrais trop de me tromper ; et, d'ailleurs, si 20 une parole dite à la légère venait à vous dégoûter de ce mariage, vos parents m'en voudraient, et j'ai bien assez de chagrins comme ça, sans en attirer d'autres sur ma pauvre chère femme de mère.

Comme ils devisaient ainsi, la Grise fit un écart 25 en dressant les oreilles, puis revint sur ses pas, et se rapprocha du buisson, où quelque chose qu'elle commençait à reconnaître l'avait d'abord effrayée. Germain jeta un regard sur le buisson, 30 et vit dans le fossé, sous les branches épaisses et encore fraîches d'un têtreau de chêne, quelque chose qu'il prit pour un agneau.

— C'est une bête égarée, dit-il, ou morte, car elle ne bouge. Peut-être que quelqu'un la cherche ; il faut voir !

— Ce n'est pas une bête, s'écria la petite Marie :
5 c'est un enfant qui dort ; c'est votre Petit-Pierre.

— Par exemple ! dit Germain en descendant de cheval : voyez ce petit garnement qui dort là, si loin de la maison, et dans un fossé où quelque serpent pourrait bien le trouver !

10 Il prit dans ses bras l'enfant, qui lui sourit en ouvrant les yeux et jeta ses bras autour de son cou, en lui disant : Mon petit père, tu vas m'emmener avec toi.

— Ah oui ! toujours la même chanson ! Que
15 faisiez-vous là, mauvais Pierre ?

— J'attendais mon petit père à passer, dit l'enfant ; je regardais sur le chemin, et à force de regarder, je me suis endormi.

— Et si j'étais passé sans te voir, tu serais resté
20 toute la nuit dehors, et le loup t'aurait mangé !

— Oh ! je savais bien que tu me verrais ! répondit Petit-Pierre avec confiance.

— Eh bien, à présent, mon Pierre, embrasse-moi, dis-moi adieu, et retourne vite à la
25 maison, si tu ne veux pas qu'on soupe sans toi.

— Tu ne veux donc pas m'emmener ? s'écria le petit en commençant à frotter ses yeux pour montrer qu'il avait dessein de pleurer.

— Tu sais bien que grand-père et grand'mère
30 ne le veulent pas, dit Germain, se retranchant derrière l'autorité des vieux parents, comme un homme qui ne compte guère sur la sienne propre.

Mais l'enfant n'entendit rien. Il se prit à pleurer tout de bon, disant que puisque son père emmenait la petite Marie, il pouvait bien l'emmener aussi. On lui objecta qu'il fallait passer les grands bois, qu'il y avait là beaucoup de méchantes bêtes 5 qui mangeaient les petits enfants, que la Grise ne voulait pas porter trois personnes, qu'elle l'avait déclaré en partant, et que dans le pays où l'on se rendait, il n'y avait ni lit ni souper pour les marmots. Toutes ces excellentes raisons ne persua- 10 dèrent point Petit-Pierre; il se jeta sur l'herbe, et s'y roula, en criant que son petit père ne l'aimait plus, et que s'il ne l'emménait pas, il ne rentrerait point du jour ni de la nuit à la maison. 15

Germain avait un cœur de père aussi tendre et aussi faible que celui d'une femme. La mort de la sienne, les soins qu'il avait été forcé de rendre seul à ses petits, aussi la pensée que ces pauvres enfants sans mère avaient besoin d'être beaucoup 20 aimés, avaient contribué à le rendre ainsi, et il se fit en lui un si rude combat, d'autant plus qu'il rougissait de sa faiblesse et s'efforçait de cacher son malaise à la petite Marie, que la sueur lui en vint au front et que ses yeux se bor- 25 dèrent de rouge, prêts à pleurer aussi. Enfin il essaya de se mettre en colère; mais, en se retournant vers la petite Marie, comme pour la prendre à témoin de sa fermeté d'âme, il vit que le visage de cette bonne fille était baigné de 30 larmes, et tout son courage l'abandonnant, il lui fut impossible de retenir les siennes, bien qu'il grondât et menaçât encore.

— Vrai, vous avez le cœur trop dur, lui dit enfin la petite Marie, et, pour ma part, je ne pourrai jamais résister comme cela à un enfant qui a un si gros chagrin. Voyons, Germain, em-
5 menez-le. Votre jument est bien habituée à porter deux personnes et un enfant, à preuve que votre beau-frère et sa femme, qui est plus lourde que moi de beaucoup, vont au marché le samedi avec leur garçon, sur le dos de cette bonne bête. Vous
10 le mettrez à cheval devant vous, et d'ailleurs j'aime mieux m'en aller toute seule à pied que de faire de la peine à ce petit.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Germain, qui mourait d'envie de se laisser convaincre. La
15 Grise est forte et en porterait deux de plus, s'il y avait place sur son échine. Mais que ferons-nous de cet enfant en route ? il aura froid, il aura faim..... et qui prendra soin de lui ce soir et demain pour le coucher, le laver et le rhabiller ?
20 Je n'ose pas donner cet ennui-là à une femme que je ne connais pas, et qui trouvera sans doute que je suis bien sans façons avec elle pour commencer.

— D'après l'amitié ou l'ennui qu'elle montrera,
25 vous la connaîtrez tout de suite, Germain, croyez-moi ; et d'ailleurs, si elle rebute votre Pierre, moi je m'en charge. J'irai chez elle l'habiller et je l'emmènerai aux champs demain. Je l'amuserai toute la journée et j'aurai soin qu'il ne manque
30 de rien.

— Et il t'ennuiera, ma pauvre fille ! Il te gênera ! toute une journée, c'est long !

— Ça me fera plaisir, au contraire, ça me

tiendra compagnie, et ça me rendra moins triste le premier jour que j'aurai à passer dans un nouveau pays. Je me figurerai que je suis encore chez nous.

L'enfant, voyant que la petite Marie prenait son parti, s'était cramponné à sa jupe et la tenait si fort qu'il eût fallu lui faire du mal pour l'en arracher. Quand il reconnut que son père cédait, il prit la main de Marie dans ses deux petites mains brunies par le soleil, et l'embrassa en sautant de joie et en la tirant vers la jument, avec cette impatience ardente que les enfants portent dans leurs désirs.

— Allons, allons, dit la jeune fille, en le soulevant dans ses bras, tâchons d'apaiser ce pauvre cœur qui saute comme un petit oiseau, et si tu sens le froid quand la nuit viendra, dis-le-moi, mon Pierre, je te serrerais dans ma cape. Embrasse ton petit père, et demande-lui pardon d'avoir fait le méchant. Dis que ça ne t'arrivera plus, jamais ! jamais, entends-tu ?

— Oui, oui, à condition que je ferai toujours sa volonté, n'est-ce pas ? dit Germain en essuyant les yeux du petit avec son mouchoir : ah ! Marie, vous me le gâtez, ce drôle-là !... Et vraiment, tu es une trop bonne fille, petite Marie. Je ne sais pas pourquoi tu n'es pas entrée bergère chez nous à la Saint-Jean dernière. Tu aurais pris soin de mes enfants, et j'aurais mieux aimé te payer un bon prix pour les servir, que d'aller chercher une femme qui croira peut-être me faire beaucoup de grâce en ne les détestant pas.

— Il ne faut pas voir comme ça les choses par

le mauvais côté, répondit la petite Marie, en tenant la bride du cheval pendant que Germain plaçait son fils sur le devant du large bât garni de peau de chèvre : si votre femme n'aime pas les
5 enfants, vous me prendrez à votre service l'an prochain, et, soyez tranquille, je les amuserai si bien qu'ils ne s'apercevront de rien.

VII.

DANS LA LANDE.

10 — Ah ça, dit Germain, lorsqu'ils eurent fait quelques pas, que va-t-on penser à la maison en ne voyant pas rentrer ce petit bonhomme ? Les parents vont être inquiets et le chercheront partout.

15 — Vous allez dire au cantonnier qui travaille là-haut sur la route, que vous l'emmenez, et vous lui recommanderez d'avertir votre monde.

— C'est vrai, Marie, tu t'avises de tout, toi ! moi, je ne pensais plus que Jeannie devait être
20 par là.

— Et justement, il demeure tout près de la métairie ; il ne manquera pas de faire la commission.

Quand on eut avisé à cette précaution, Germain
25 remit la jument au trot, et Petit-Pierre était si joyeux, qu'il ne s'aperçut pas tout de suite qu'il n'avait pas dîné ; mais le mouvement du cheval

lui creusant l'estomac, il se prit, au bout d'une lieue, à bâiller, à pâlir, et à confesser qu'il mourait de faim.

— Voilà que ça commence, dit Germain. Je savais bien que nous n'irions pas loin sans que ce monsieur criât la faim ou la soif. 5

— J'ai soif aussi ! dit Petit-Pierre.

— Eh bien ! nous allons donc entrer dans le cabaret de la mère Rebec, à Corlay, au *Point du Jour* ? Belle enseigne, mais pauvre gîte ! Allons 10 Marie, tu boiras aussi un doigt de vin.

— Non, non, je n'ai besoin de rien, dit-elle, je tiendrai la jument pendant que vous entrerez avec le petit.

— Mais j'y songe, ma bonne fille, tu as donné 15 ce matin le pain de ton goûter à mon Pierre, et toi tu es à jeun ; tu n'as pas voulu dîner avec nous à la maison, tu ne faisais que pleurer.

— Oh ! je n'avais pas faim, j'avais trop de peine ! et je vous jure qu'à présent encore je ne 20 sens aucune envie de manger.

— Il faut te forcer, petite ; autrement tu seras malade. Nous avons du chemin à faire, et il ne faut pas arriver là-bas comme des affamés pour demander du pain avant de dire bonjour. Moi- 25 même je veux te donner l'exemple, quoique je n'aie pas grand appétit ; mais j'en viendrai à bout, vu que, après tout, je n'ai pas dîné non plus. Je vous voyais pleurer, toi et ta mère, et ça me troublait le cœur. Allons, allons, je vais attacher 30 la Grise à la porte ; descends, je le veux.

Ils entrèrent tous trois chez la Rebec, et, en moins d'un quart d'heure, la grosse boiteuse réus-

sit à leur servir une omelette de bonne mine, du pain bis et du vin clairot.

Les paysans ne mangent pas vite, et le petit Pierre avait si grand appétit qu'il se passa bien
5 une heure avant que Germain pût songer à se remettre en route. La petite Marie avait mangé par complaisance d'abord; puis, peu à peu, la faim était venue: car à seize ans on ne peut pas
10 faire longtemps diète, et l'air des campagnes est impérieux. Les bonnes paroles que Germain sut lui dire pour la consoler et lui faire prendre
courage produisirent aussi leur effet; elle fit effort pour se persuader que sept mois seraient bientôt
15 passés, et pour songer au bonheur qu'elle aurait de se retrouver dans sa famille et dans son
hameau, puisque le père Maurice et Germain s'accordaient pour lui promettre de la prendre à
leur service. Mais comme elle commençait à
s'égayer et à badiner avec le petit Pierre, Ger-
20 main eut la malheureuse idée de lui faire regarder, par la fenêtre du cabaret, la belle vue de la vallée qu'on voit tout entière de cette hauteur, et qui est si riante, si verte et si fertile. Marie regarda et demanda si de là on voyait les maisons
25 de Belair.

— Sans doute, dit Germain, et la métairie, et même ta maison. Tiens, ce petit point gris, pas loin du grand peuplier à Godard, plus bas que le clocher.

30 — Ah! je la vois, dit la petite; et là-dessus elle recommença de pleurer.

— J'ai eu tort de te faire songer à ça, dit Germain, je ne fais que des bêtises aujourd'hui!

Allons, Marie, partons, ma fille ; les jours sont courts, et dans une heure, quand la lune montera, il ne fera pas chaud.

Ils se remirent en route, traversèrent la grande *brande*, et comme, pour ne pas fatiguer la jeune 5 fille et l'enfant par un trop grand trot, Germain ne pouvait faire aller la Grise bien vite, le soleil était couché quand ils quittèrent la route pour gagner les bois.

Germain connaissait le chemin jusqu'au Ma- 10 gnier : mais il pensa qu'il aurait plus court en ne prenant pas l'avenue de Chanteloube, mais en descendant par Presles et la Sépulture, direction qu'il n'avait pas l'habitude de prendre quand il allait à la foire. Il se trompa et perdit encore un 15 peu de temps avant d'entrer dans le bois ; encore n'y entra-t-il point par le bon côté, et il ne s'en aperçut pas, si bien qu'il tourna le dos à Fourche et gagna beaucoup plus haut du côté d'Ardente. 20

Ce qui l'empêchait alors de s'orienter, c'était un brouillard qui s'élevait avec la nuit, un de ces brouillards des soirs d'automne, que la blancheur du clair de lune rend plus vagues et plus trompeurs encore. Les grandes flaques d'eau 25 dont les clairières sont semées exhalaient des vapeurs si épaisses que, lorsque la Grise les traversait, on ne s'en apercevait qu'au clapotement de ses pieds et à la peine qu'elle avait à les tirer de la vase. 30

Quand on eut enfin trouvé une belle allée bien droite, et qu'arrivé au bout, Germain chercha à voir où il était, il s'aperçut bien qu'il s'était

perdu ; car le père Maurice, en lui expliquant son chemin, lui avait dit qu'à la sortie des bois il aurait à descendre un bout de côte très raide, à traverser une immense prairie et à passer
5 deux fois la rivière à gué. Il lui avait même recommandé d'entrer dans cette rivière avec précaution, parce qu'au commencement de la saison il y avait eu de grandes pluies et que l'eau pouvait être un peu haute. Ne voyant ni
10 descente, ni prairie, ni rivière, mais la lande unie et blanche comme une nappe de neige, Germain s'arrêta, chercha une maison, attendit un passant, et ne trouva rien qui pût le renseigner. Alors il revint sur ses pas et rentra dans les bois.
15 Mais le brouillard s'épaissit encore plus, la lune fut tout à fait voilée, les chemins étaient affreux, les fondrières profondes. Par deux fois, la Grise faillit s'abattre ; chargée comme elle l'était, elle perdait courage, et, si elle conservait
20 assez de discernement pour ne pas se heurter contre les arbres, elle ne pouvait empêcher que ceux qui la montaient n'eussent affaire à de grosses branches, qui barraient le chemin à la hauteur de leurs têtes et qui les mettaient fort en
25 danger. Germain perdit son chapeau dans une de ces rencontres et eut grand'peine à le retrouver. Petit-Pierre s'était endormi, et, se laissant aller comme un sac, il embarrassait tellement les bras de son père, que celui-ci ne pouvait plus ni sou-
30 tenir ni diriger le cheval.

— Je crois que nous sommes ensorcelés, dit Germain en s'arrêtant : car ces bois ne sont pas assez grands pour qu'on s'y perde, à moins d'être

ivre, et il y a deux heures au moins que nous y tournons sans pouvoir en sortir. La Grise n'a qu'une idée en tête, c'est de s'en retourner à la maison, et c'est elle qui me fait tromper. Si nous voulons nous en aller chez nous, nous n'avons 5 qu'à la laisser faire. Mais quand nous sommes peut-être à deux pas de l'endroit où nous devons coucher, il faudrait être fou pour y renoncer et recommencer une si longue route. Cependant, je ne sais plus que faire. Je ne vois ni ciel ni terre, 10 et je crains que cet enfant-là ne prenne la fièvre si nous restons dans ce brouillard, ou qu'il ne soit écrasé par notre poids si le cheval vient à s'abattre en avant.

— Il ne faut pas nous obstiner davantage, dit 15 la petite Marie. Descendons, Germain ; donnez-moi l'enfant, je le porterai fort bien, et j'empêcherai mieux que vous que la cape, se dérangeant, ne le laisse à découvert. Vous conduirez la jument par la bride, et nous verrons peut-être 20 plus clair quand nous serons plus près de terre.

Ce moyen ne réussit qu'à les préserver d'une chute de cheval, car le brouillard rampait et semblait se coller à la terre humide. La marche était pénible, et ils furent bientôt si harassés qu'ils 25 s'arrêtèrent en rencontrant enfin un endroit sec sous de grands chênes. La petite Marie était en nage, mais elle ne se plaignait ni ne s'inquiétait de rien. Occupée seulement de l'enfant, elle s'assit sur le sable et le coucha sur ses genoux, tan- 30 dis que Germain explorait les environs, après avoir passé les rênes de la Grise dans une branche d'arbre.

Mais la Grise, qui s'ennuyait fort de ce voyage, donna un coup de reins, dégagea les rênes, rompit les sangles, et lâchant, par manière d'acquit, une demi-douzaine de ruades plus haut que sa tête, partit à travers les taillis, montrant fort bien qu'elle n'avait besoin de personne pour retrouver son chemin.

— Ça, dit Germain, après avoir vainement cherché à la rattraper, nous voici à pied, et rien ne nous servirait de nous trouver dans le bon chemin, car il nous faudrait traverser la rivière à pied ; et à voir comme ces routes sont pleines d'eau, nous pouvons être sûrs que la prairie est sous la rivière. Nous ne connaissons pas les autres passages. Il nous faut donc attendre que ce brouillard se dissipe ; ça ne peut pas durer plus d'une heure ou deux. Quand nous verrons clair, nous chercherons une maison, la première venue à la lisière du bois ; mais à présent nous ne pouvons sortir d'ici ; il y a là une fosse, un étang, je ne sais quoi devant nous ; et derrière, je ne saurais pas non plus dire ce qu'il y a, car je ne comprends plus par quel côté nous sommes arrivés.

25

VIII.

SOUS LES GRANDS CHÊNES.

— Eh bien ! prenons patience, Germain, dit la petite Marie. Nous ne sommes pas mal sur cette petite hauteur. La pluie ne perce pas la feuillée de ces gros chênes, et nous pouvons allumer du

30

feu, car je sens de vieilles souches qui ne tiennent à rien et qui sont assez sèches pour flamber. Vous avez bien du feu, Germain? Vous fumiez votre pipe tantôt.

— J'en avais! mon briquet était sur le bât dans 5 mon sac, avec le gibier que je portais à ma future; mais la jument a tout emporté, même mon manteau, qu'elle va perdre et déchirer à toutes les branches.

— Non pas, Germain; la bêtine, le manteau, le 10 sac, tout est là par terre, à vos pieds. La Grise a cassé les sangles et tout jeté à côté d'elle en partant.

— C'est, vrai Dieu, certain! dit le laboureur; et si nous pouvons trouver un peu de bois mort à 15 tâtons, nous réussirons à nous sécher et à nous réchauffer.

— Ce n'est pas difficile, dit la petite Marie, le bois mort craque partout sous les pieds; mais donnez-moi d'abord ici la bêtine.

20

— Qu'en veux-tu faire?

— Un lit pour le petit: non, pas comme ça, à l'envers; il ne roulera pas dans la ruelle; et c'est encore tout chaud du dos de la bête. Calez-moi ça de chaque côté avec ces pierres que vous 25 voyez là!

— Je ne les vois pas, moi! Tu as donc des yeux de chat!

— Tenez! voilà qui est fait, Germain! Donnez-moi votre manteau, que j'enveloppe ses petits 30 pieds, et ma cape par-dessus son corps. Voyez! s'il n'est pas couché là aussi bien que dans son lit! et tâtez-le comme il a chaud!

— C'est vrai ! tu t'entends à soigner les enfants, Marie !

— Ce n'est pas bien sorcier. A présent, cherchez votre briquet dans votre sac, et je vais
5 arranger le bois.

— Ce bois ne prendra jamais, il est trop humide.

— Vous doutez de tout, Germain ! vous ne vous souvenez donc pas d'avoir été pâtre et d'avoir
10 fait de grands feux aux champs, au beau milieu de la pluie ?

— Oui, c'est le talent des enfants qui gardent les bêtes, mais moi j'ai été toucheur de bœufs aussitôt que j'ai su marcher.

15 — C'est pour cela que vous êtes plus fort de vos bras qu'adroit de vos mains. Le voilà bâti ce bûcher, vous allez voir s'il ne flambera pas ! Donnez-moi le feu et une poignée de fougère sèche. C'est bien ! soufflez à présent ; vous n'êtes
20 pas poumonique ?

— Non pas que je sache, dit Germain en soufflant comme un soufflet de forge. Au bout d'un instant, la flamme brilla, jeta d'abord une lumière rouge, et finit par s'élever en jets bleuâtres sous
25 le feuillage des chênes, luttant contre la brume et séchant peu à peu l'atmosphère à dix pieds à la ronde.

— Maintenant, je vais m'asseoir auprès du petit pour qu'il ne lui tombe pas d'étincelles sur le
30 corps, dit la jeune fille. Vous, mettez du bois et animez le feu, Germain ! nous n'attraperons ici ni fièvre ni rhume, je vous en réponds.

— Ma foi, tu es une fille d'esprit, dit Germain,

et tu sais faire le feu comme une petite sorcière de nuit. Je me sens tout ranimé, et le cœur me revient ; car avec les jambes mouillées jusqu'aux genoux, et l'idée de rester comme cela jusqu'au point du jour, j'étais de fort mauvaise humeur 5 tout à l'heure.

— Et quand on est de mauvaise humeur, on ne s'avise de rien, reprit la petite Marie.

— Et tu n'es donc jamais de mauvaise humeur, toi ?

— Eh non ! jamais. A quoi bon ?

— Oh ! ce n'est bon à rien, certainement ; mais le moyen de s'en empêcher, quand on a des ennuis ! Dieu sait que tu n'en as pas manqué, toi, pourtant, ma pauvre petite : car tu n'as pas tou- 15 jours été heureuse !

— C'est vrai, nous avons souffert, ma pauvre mère et moi. Nous avons du chagrin, mais nous ne perdions jamais courage.

— Je ne perdrais pas courage pour quelque 20 ouvrage que ce fût, dit Germain ; mais la misère me fâcherait ; car je n'ai jamais manqué de rien. Ma femme m'avait fait riche et je le suis encore ; je le serai tant que je travaillerai à la métairie : ce sera toujours, j'espère ; mais chacun doit avoir 25 sa peine ! j'ai souffert autrement.

— Oui, vous avez perdu votre femme, et c'est grand' pitié !

— N'est-ce pas ?

— Oh ! je l'ai bien pleurée, allez, Germain ! car 30 elle était si bonne ! Tenez, n'en parlons plus ; car je la pleurerais encore, tous mes chagrins sont en train de me revenir aujourd'hui.

— C'est vrai qu'elle t'aimait beaucoup, petite Marie ! elle faisait grand cas de toi et de ta mère. Allons ! tu pleures ? Voyons, ma fille, je ne veux pas pleurer, moi...

5 — Vous pleurez, pourtant, Germain ! Vous pleurez aussi ! Quelle honte y a-t-il pour un homme à pleurer sa femme ? Ne vous gênez pas allez ! je suis bien de moitié avec vous dans cette peine-là !

10 — Tu as un bon cœur, Marie, et ça me fait du bien de pleurer avec toi. Mais approche donc tes pieds du feu ; tu as tes jupes toutes mouillées aussi, pauvre petite fille ! Tiens, je vas prendre ta place auprès du petit, chauffe-toi mieux que ça.

15 — J'ai assez chaud, dit Marie ; et si vous voulez vous asseoir, prenez un coin du manteau, moi je suis très bien.

— Le fait est qu'on est pas mal ici, dit Germain en s'asseyant tout auprès d'elle. Il n'y a que la
20 faim qui me tourmente un peu. Il est bien neuf heures du soir, et j'ai eu tant de peine à marcher dans ces mauvais chemins, que je me sens tout affaibli. Est-ce que tu n'as pas faim, aussi, toi, Marie ?

25 — Moi ? pas du tout. Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans souper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère.

— Eh bien, c'est commode une femme comme
30 toi ; ça ne fait pas de dépense, dit Germain en souriant.

— Je ne suis pas une femme, dit naïvement Marie, sans s'apercevoir de la tournure que pre-

naient les idées du laboureur. Est-ce que vous rêvez ?

— Oui, je crois que je rêve, répondit Germain ; c'est la faim qui me fait divaguer peut-être !

— Que vous êtes donc gourmand ! reprit-elle 5 en s'égayant un peu à son tour ; eh bien ! si vous ne pouvez pas vivre cinq ou six heures sans manger, est-ce que vous n'avez pas là du gibier dans votre sac, et du feu pour le faire cuire ?

— Diantre ! c'est une bonne idée ! mais le pré- 10 sent à mon futur beau-père ?

— Vous avez six perdrix et un lièvre ! Je pense qu'il ne vous faut pas tout cela pour vous rassasier ?

— Mais faire cuire cela ici, sans broche et sans 15 landiers, ça deviendra du charbon !

— Non pas, dit la petite Marie ; je me charge de vous le faire cuire sous la cendre sans goût de fumée. Est-ce que vous n'avez jamais attrapé d'alouettes dans les champs, et que vous ne les avez 20 pas fait cuire entre deux pierres ? Ah ! c'est vrai ! j'oublie que vous n'avez pas été pastour ! Voyons, plumez cette perdrix ! Pas si fort ! vous lui arrachez la peau !

— Tu pourrais bien plumer l'autre pour me 25 montrer !

— Vous voulez donc en manger deux ? Quel ogre. Allons, les voilà plumées, je vais les cuire.

— Tu ferais une parfaite cantinière, petite Marie ; mais, par malheur, tu n'as pas de can- 30 tine, et je serai réduit à boire l'eau de cette mare.

— Vous voudriez du vin, pas vrai ? Il vous fau-

draît peut-être du café? vous vous croyez à la foire sous la ramée! Appelez l'aubergiste: de la liqueur au fin laboureur de Belair!

— Ah! petite méchante, vous vous moquez de moi? Vous ne boiriez pas du vin, vous, si vous en aviez?

— Moi? j'en ai bu ce soir avec vous chez la Rebec, pour la seconde fois de ma vie; mais si vous êtes bien sage, je vais vous en donner une
10 bouteille quasi pleine, et du bon encore!

— Comment, Marie, tu es donc sorcière, décidément?

— Est-ce que vous n'avez pas fait la folie de demander deux bouteilles de vin à la Rebec?
15 Vous en avez bu une avec votre petit, et j'ai à peine avalé trois gouttes de celle que vous aviez mise devant moi. Cependant vous les avez payées toutes les deux sans y regarder.

— Eh bien?

20 — Eh bien, j'ai mis dans mon panier celle qui n'avait pas été bue, parce que j'ai pensé que vous ou votre petit auriez soif en route; et la voilà.

— Tu es la fille la plus avisée que j'aie jamais rencontrée. Voyez! elle pleurait pourtant, cette
25 pauvre enfant, en sortant de l'auberge! ça ne l'a pas empêchée de penser aux autres plus qu'à elle-même. Petite Marie, l'homme qui t'épousera ne sera pas sot.

— Je l'espère, car je n'aimerais pas un sot.
30 Allons, mangez vos perdrix, elles sont cuites à point; et, faute de pain, vous vous contenterez de châtaignes

— Et où as-tu pris aussi des châtaignes?

— C'est bien étonnant ! tout le long du chemin, j'en ai pris aux branches en passant, et j'en ai rempli mes poches.

— Et elles sont cuites aussi ?

— A quoi donc aurais-je eu l'esprit si je ne les 5 avais pas mises dans le feu dès qu'il a été allumé ? Ça se fait toujours, aux champs.

— Ah ça, petite Marie, nous allons souper ensemble ! je veux boire à ta santé et te souhaiter un bon mari... là, comme tu le souhaiterais toi- 10 même. Dis-moi un peu cela !

— J'en serais fort empêchée, Germain, car je n'y ai pas encore songé.

— Comment, pas du tout ? jamais ? dit Germain, en commençant à manger avec un appétit 15 de laboureur, mais coupant les meilleurs morceaux pour les offrir à sa compagne, qui refusa obstinément et se contenta de quelques châtaignes. Dis-moi donc, petite Marie, reprit-il, voyant qu'elle ne songeait pas à lui répondre, 20 tu n'as pas encore eu l'idée du mariage ? tu es en âge, pourtant !

— Peut-être, dit-elle ; mais je suis trop pauvre. Il faut au moins cent écus pour entrer en ménage, et je dois travailler cinq ou six ans pour les 25 amasser.

— Pauvre fille ! je voudrais que le père Maurice voulût bien me donner cent écus pour t'en faire cadeau.

— Grand merci, Germain. Eh bien ! qu'est-ce 30 qu'on dirait de moi ? ... Dites donc, laboureur ! voilà votre enfant qui se réveille, dit la petite Marie.

IX.

LA PRIÈRE DU SOIR.

Petit-Pierre s'était soulevé et regardait autour de lui d'un air tout pensif.

5 — Ah ! il n'en fait jamais d'autre quand il entend manger, celui-là ! dit Germain : le bruit du canon ne le réveillerait pas ; mais quand on remue les mâchoires auprès de lui, il ouvre les yeux tout de suite.

10 — Vous avez dû être comme ça à son âge, dit la petite Marie avec un sourire malin. Allons, mon petit Pierre tu cherches ton ciel de lit ? Il est fait de verdure, ce soir, mon enfant ; mais ton père n'en soupe pas moins. Veux-tu souper avec lui ?
15 Je n'ai pas mangé ta part ; je me doutais bien que tu la réclamerais !

— Marie, je veux que tu manges, s'écria le laboureur, je ne mangerai plus. Je suis un vorace, un grossier : toi, tu te privas pour nous, ce n'est
20 pas juste, j'en ai honte. Tiens, ça m'ôte la faim ; je ne veux pas que mon fils soupe, si tu ne soupes pas.

— Laissez-nous tranquilles, répondit la petite Marie, vous n'avez pas la clef de nos appétits. Le
25 mien est fermé aujourd'hui, mais celui de votre Pierre est ouvert comme celui d'un petit loup. Tenez, voyez comme il s'y prend ! Oh ! ce sera aussi un rude laboureur !

En effet, Petit-Pierre montra bientôt de qui il